

« Le mégafeu préfigure l'alternative devant laquelle nous sommes placés désormais : prévenir ou courir à la catastrophe »

Joëlle Zask

Face à ces incendies monstrueux impossibles à juguler, la philosophe Joëlle Zask, dans une tribune au « Monde », invite à penser la prévention en prenant en compte une pluralité d'initiatives et d'expériences afin de favoriser la mobilisation générale.

Cet été, autour de Marseille, à chaque fois que la sécheresse, une grande chaleur et un vent violent ont été réunis, les massifs les plus exposés aux feux extrêmes, dont les célèbres calanques, ont été fermés aux promeneurs. Des centaines de gens dans le Gard organisent des tours de garde nuit et jour pour signaler à la minute tout départ de feu. Et de nombreux bénévoles des comités communaux des feux de forêt du Var arpentent ces espaces naturels à l'affût de la moindre fumée. En amont, on a débroussaillé, investi, appris comment se comporter avec une forêt que l'évolution du climat rend dramatiquement inflammable. On peut avancer que si les mégafeux ont été en grande partie évités cet été, ce fut grâce à de nombreuses actions de prévention sur le terrain, localement, en bonne intelligence avec les riverains, à l'écoute de tous les savoirs engrangés, dont ceux des paysans, des climatologues, des bergers ou des pompiers.

Par contraste, à une heure du centre d'Athènes, les feux se déchaînent. Selon les journaux du 25 août, « la colère monte » chez les habitants en raison de l'inaction des autorités et de leur négligence face à l'impératif de prévention : pompiers en sous-effectifs, manque d'entretien des forêts, absence depuis cinq ans de débroussaillage du « poumon vert » d'Athènes, le mont Parnitha, alors qu'il faudrait élaguer les strates intermédiaires de végétation sur une hauteur de trois mètres : « La prévention est toujours négligée ! », disent les habitants ; seulement 15 % du budget destiné à la lutte contre les incendies lui est consacré. Pour se défendre, on accuse les pyromanes, alors que l'ampleur d'un feu criminel dépend non de l'intention du délinquant mais des conditions environnementales de son acte.

Le mégafeu est un phénomène extrême qu'il est impossible de juguler lorsqu'il est parvenu à se propager. C'est l'un des aspects de sa définition : comme en témoigne aussi la situation incontrôlable au Canada où 14 millions d'hectares ont brûlé, aucun moyen technique n'est à la hauteur. A quoi s'ajoutent sa trajectoire imprévisible, sa contribution majeure au dérèglement des équilibres naturels, son intensité si anormale qu'on sait désormais que les forêts californiennes qui en ont été victimes sont de moins en moins résilientes et, surtout, le fait que, contrairement aux feux naturels ou aux feux d'entretien traditionnels, il est sans conteste provoqué par la crise écologique d'origine humaine.

Des réserves de possibles

Le mégafeu préfigure l'alternative devant laquelle nous sommes placés désormais : prévenir ou courir à la catastrophe. Anticiper les événements dévastateurs afin de les éviter, ou du moins les minimiser, ou s'engager dans le cercle sans fin de chercher à réparer l'irréparable.

Entrer dans une relation de dialogue avec la nature ou croire que nous trouverons des solutions techniques là où la recherche de telles solutions ne fait qu'aggraver les conditions responsables des problèmes auxquels nous sommes confrontés : comme avec le « complexe industriel du feu » (ou fire industrial complex, expression qui désigne l'ensemble des technologies destinées à lutter contre les incendies : hélicoptères, Canadair, robots, casques...) dont l'indice carbone est catastrophique. Poursuivre la course en avant tout en maintenant la foi en le pouvoir humain de contrôler les phénomènes naturels et de les soumettre à notre volonté.

Nous sommes perpétuellement confrontés à l'irréversible. Comme le pensait déjà Rousseau concernant le processus de civilisation humaine, tout retour en arrière est impossible. Mais certaines situations nouvelles se présentent à nous comme des réserves de possibles, tandis que d'autres offrent un visage étriqué et se dérobent à toute expérience. C'est de ces dernières que les mégafeux sont emblématiques : des ruines et des cendres. Ce qui a disparu ne reviendra jamais. Les tortues dont il ne reste que les carapaces calcinées, les ouvrages humains patiemment élaborés au cours des générations successives, l'intrication entre les paysages naturels et le pays, les relais matériels de la mémoire commune et des souvenirs individuels, certains arbres tricentenaires : l'annihilation de tout cela évoque la désolation biblique. Celle qui fait dire au prophète Jérémie que, face à la destruction par les flammes, « des peuples auront travaillé pour du vide, des nations se seront épuisées pour du feu » (Jérémie 51, 58) ; celle qui faisait dire aux victimes des feux de la ville californienne de Paradise, entièrement détruite en 2018, qu'elles se sentaient comme amputées et que leurs blessures intérieures ne cicatriseraient jamais.

Action conjointe

La prévention des feux de forêt repose sur une conception de la nature qui doit servir de repoussoir aussi bien à l'idée d'une domination de la nature dont l'idéal serait de s'en affranchir entièrement (idéal dont l'utopie transhumaniste est l'une des formes actuelles) qu'à un préservationnisme à tous crins, fondé sur la conviction que les humains sont irrépressiblement nuisibles pour la nature et que celle-ci ne peut être préservée qu'à la condition d'en supprimer toute activité humaine.

Au contraire, la prévention est une posture relationnelle, interactive, pluraliste. Les autorités australiennes des parcs et réserves naturelles font actuellement appel à des rangers aborigènes qui cultivent dans le bush la science et l'art du feu depuis environ soixante mille ans. Il arrive qu'on fasse appel à des pratiques anciennes, notamment au pastoralisme, pour entretenir les forêts californiennes. A la logique moniste et linéaire qui exige un seul type de réponse à chaque problème environnemental (le technicisme ou la sanctuarisation par exemple) et qui, par conséquent, exclut la pluralité des initiatives et des expériences, on doit préférer une logique du type de celle que le philosophe américain Charles Sanders Peirce (1839-1914) comparait à un câble formé d'une multitude de brins, ce qui inclut tous les contributeurs. Le groupe qui se forme autour d'une question de prévention est aussi inclusif qu'est exclusif celui qui réduit les possibles à un seul. Tandis que le premier forme une communauté démocratique, le second évoque une bande, ou une clique. Parce qu'il débouche sur l'action conjointe et la multiplicité des engagements personnels, le premier favorise la mobilisation générale en faveur du tournant écologique qu'il est urgent de prendre, tandis que le second la décourage.

Joëlle Zask est philosophe, maîtresse de conférences à l'université d'Aix-Marseille, autrice de *Quand la forêt brûle. Penser la nouvelle catastrophe écologique* (Premier Parallèle, 2019) et de *Se tenir quelque part sur la Terre. Comment parler des lieux qu'on aime* (Premier Parallèle, 160 pages, 15 euros).